

Cours d'introduction sur le thème

« Individu et communauté »

A. Lachaume, d'après B. Blasquez, G. Laussucq et A. de Chaisemartin

Comment articuler des **éléments** dans un **ensemble**,
singulier et **multiple**, **unicité** et **unité** ?

Il est très frappant de voir que cette question atemporelle a une Histoire, quand elle s'applique aux hommes.

Nos quatre œuvres au programme sont situées à des **moments-clefs** de cette histoire de l'évolution **des rapports entre individu et communauté** : les œuvres d'Eschyle, écrites au Ve siècle av JC, au tout début de la démocratie athénienne, sont situées à une période où la cité, la « communauté », prédomine sur l'individu, le *Traité théologico-politique*, écrit au 17^{ème} siècle (1670) par le philosophe néerlandais Spinoza, s'inspire de la pensée contractualiste de Hobbes et proclame l'autonomie du pouvoir politique par rapport au pouvoir religieux, et le roman de la romancière américaine d'Edith Wharton, publié en 1920, *Le Temps de l'innocence*, peint la haute bourgeoisie new-yorkaise dans une société capitaliste et une république fédérale dans laquelle l'individu se préoccupe surtout de sa carrière, de sa vie de famille et de ses loisirs et non plus directement de la vie politique. Les œuvres au programme nous font faire un parcours dans le temps en Occident, depuis la Grèce antique, au début du Ve siècle avant Jésus-Christ, jusqu'aux États-Unis des années 1870, en passant par le 17^{ème} siècle aux Pays-Bas.

Il convient donc de resituer ces notions, philosophiquement et historiquement.

I. Quelques définitions

1) Individu (et individualisme) cf. définition TLF

-Individu : vient du latin « *individuum* » qui signifie « qui est indivisible, inséparable ».

Dans les vieux livres de **physique**, l'*individu* désigne en effet un élément indivisible et est synonyme d' « atome » [strictement : indivisible :-)]. Il désigne la plus petite unité d'une matière.

En **biologie**, un *individu* désigne un « spécimen vivant appartenant à une espèce donnée ; être organisé, vivant d'une existence propre et qui ne peut être divisé **sans être détruit**. » L'individu peut donc appartenir à une espèce mais il se distingue par une existence **autonome** et par le fait qu'il constitue en lui-même **un tout organisé**, dont on ne peut rien retirer sans le détruire.

Notons que d'emblée l'individu envisagé biologiquement est pris dans le multiple (puisque'il faut **deux** êtres pour en faire un nouveau) !

Dans l'acception courante, le mot « individu » renvoie à une **personne** humaine, à un membre unique, de l'espèce humaine. L'individu doit ainsi être mis en relation avec le mot « caractère » qui désigne les « traits distinctifs d'une chose ou d'un être ». Ces traits peuvent être physiques mais aussi psychologiques et moraux.

Il y a cependant des connotations différentes dans le mot "personne" (être unique et relationnel).

"L'**individu** est ce qui ne diffère d'un autre individu au sein d'une même espèce qu'"en nombre" comme une unité abstraite, quand la **personne** se voit immédiatement reconnaître

une personnalité, une profondeur et une unicité que l'individu ne recèle pas. L'individu, qui est **un sans être unique**, présente la dimension de **l'unité** qui recouvre simplicité et interchangeabilité, la personne en revanche recèle la dimension de **l'unicité** qui recouvre complexité et insaisissabilité.

Mais en réalité, la notion même d'individu, du fait qu'elle est tout entière prise dans une problématique de division, comme son nom le laisse voir, recèle complexité et articulation. Or c'est dans cette articulation qu'on peut lire **l'humanité**. [...] C'est dans cette complexité de l'indivisible divisé, ou de l'indivise possession d'une essence articulant un **genre** et une **différence spécifique**, que peut se lire, avec Aristote, l'humanité.

Anne Merker, « Individu, personne et humanité ou l'émergence de la personne comme être éthique », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 31 | 2012, 55.

La première formulation d'une notion de la personne comme substance individuelle de nature rationnelle mais pris dans une cité semble venir de Platon et surtout d'Aristote. Ils s'opposent aux théories atomistes d'un Leucippe, par exemple qui pose que la réalité peut être conçue comme constituée d'unités indivisibles ou atomes. Doctrine qui a pour conséquence que n'est donné à notre expérience aucun individu, mais seulement des agrégats d'atomes plus ou moins contingents (théorie atomiste) L'alternative à cette vision sera offerte par la notion de forme (*eidōs*), élaborée successivement et en des sens différents par Platon et Aristote. Mais dans la mesure où la forme est commune à plusieurs individus et définit volontiers une espèce (tel est le double sens de *eidōs* dans le lexique aristotélicien), la relation entre forme et individualité ne cessera de faire problème en métaphysique.

INDIVIDU

Synonymes : bonhomme citoyen créature être homme humain individualité personnage personne (caractère) particulier quidam spécimen sujet tête.....

Distinctions : voir [ici](#)

Genre/espèce/individu (Aristote)

Individu/personne (développé par Mounier)

Individu/sujet (corps unique et singulier/ principe actif susceptible de penser et de se penser ; not. Descartes)

Conscience : *cum-sciencia*, connote connaissance de soi, du monde, du bien et du mal (ensemble de mes représentations)

Sur le plan de l'histoire des idées : notion d'individu = historiquement située.

Le **courant matérialiste** en offre une première version (Épicure, puis Lucrèce) avec la figure du sage coupé de la cité afin de s'en tenir aux désirs naturels, mais c'est tout de même au cœur d'une communauté d'amis (Jardin d'Épicure).

Le **christianisme** pose la relation à Dieu depuis l'intériorité d'une **conscience** (cf. Augustin d'Hippone, Dieu *interior intimo meo*), l'exemple de la confession assurant le salut de l'âme pour l'individu qui s'y soumet.

Il ne va pas de soi de se considérer comme une entité singulière, particulière, indépendante et autonome.

Par exemple, conflit, au Moyen Âge entre Jean Duns Scot, théologien écossais et certains théologiens qui soutiennent l'existence d'une essence humaine universelle et c'est seulement la matière qui ferait de nous des individus singuliers ; Duns Scot, lui, soutient l'idée qu'il y a une singularité en chacun, qu'il appelle **l'écécité** (formée à partir du latin *haec* = cette chose-ci), qui n'est pas seulement matérielle mais relève de ce que nous sommes chacun, ce qui lui permet

de soutenir que chaque individu est à l'origine de sa propre destinée.

C'est avec la **Renaissance** que se développe la conscience d'être une singularité (1^{ers} autoportraits, signatures des artistes, portraits avec regards adressés vs fixe dans statuaire grecque) et l'idée que cette singularité passe avant l'appartenance à une communauté : d'où la revendication de la liberté de conscience ou de foi religieuse. Ces droits sont pensés comme la conséquence de l'origine divine de l'homme : si ses droits sont sacrés et inaliénables, c'est parce qu'il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

C'est sur ce point que s'opère un tournant avec les **Lumières** (et Spinoza en est un jalon) : on garde la définition de l'homme telle qu'elle a été posée à la Renaissance par l'humanisme mais on supprime l'origine religieuse et **transcendante** des droits pour faire dépendre ceux-ci uniquement de la nature humaine, de façon **immanente**. [Kant invite à se libérer des tutelles : « *sapere aude* », puis DDHC articles 11 et 12 liberté de penser et d'opinion].

2) Communauté (≠ société)

Le mot « communauté » signifie d'abord ce qui est commun entre plusieurs personnes et qui peut désigner aussi bien des choses **concrètes qu'abstraites** : on peut parler d'une communauté de biens ou d'une communauté de sentiments, de vues.

Il est intéressant de noter que l'étymologie insiste sur les charges partagées (*munia* : tâches, emplois, devoirs) davantage que sur les biens en commun.

- Histoire : Le mot apparaît au XIII^e s ; groupe de personnes (*cum*) qui jouissent de manière indivise d'un patrimoine, un bien, une ressource, ou bien au contraire une obligation, une dette (*munus*). On parle de « communes » médiévales : formes d'associations allant de la famille au village en sortant de la soumission à un seigneur (marque début de fin du féodalisme). Dotation de règles autonomes

Évolution : ensemble d'individus liés par un sentiment d'appartenance et partageant comportements, normes, valeurs, conception du bonheur, règles de vie. On parle de communauté familiale, villageoise, nationale, internationale (extension du terme auj à regroupements de personnes qui refusent cette appartenance). Souvent langue et religion commune mais pas tjs ! On peut d'ores et déjà dire que quitter la communauté est une rupture qui touche l'identité. On peut reprendre la distinction « communauté fermée » (communauté « héritée » par lignée), et « communauté ouverte » (laisse indiv lui échapper et choisir, entrée et sortie plus facile ; ex. communauté militante, artistique, politique etc)

-Emploi contemporain massif : « communauté » mot extrêmement vaste dans ses acceptions et connotations. On parle de « communauté enseignante », de « communauté européenne », de « communauté de communes », de « communautés épistémiques » pour communauté de chercheurs, de « communautés virtuelles ».

Essai de déf^o : La communauté est « ...à la fois un endroit, des gens vivant en cet endroit, l'interaction entre ces gens, les sentiments qui naissent de cette interaction, la vie commune qu'ils partagent et les institutions qui règlent cette vie » (Jean-François MÉDARD, « Communauté locale et organisation communautaire aux États-Unis », *Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques*, Paris, Armand Colin, 1969).

A partir de **combien** de personnes parle-t-on de communauté ? Techniquement, il faut être **au moins deux**. Par exemple, en droit, on peut se marier sous le régime de la

communauté de biens ou bien de la communauté réduite aux acquêts (= en indivision, biens en copropriété). Tous les binômes ne sont cependant pas des communautés.

Quand le mot se rapporte aux personnes, il désigne un groupe de personnes vivant en collectivité ou formant une association politique, économique, culturelle ou religieuse. Employé dans ce sens, le mot est proche du mot « société ». Une société désigne en effet « une communauté organisée d'individus ».

Le père fondateur de la sociologie allemande, Ferdinand Tönnies, a cependant distingué en 1887, dans un ouvrage intitulé *Communauté et société*, la « communauté », « *Gemeinschaft* » de la « société », « *Gesellschaft* ».

La communauté est caractérisée par la proximité affective et spatiale des individus et se définit donc comme une « communauté de sang, de lieu et d'esprit » où le tout prime sur l'individu. La communauté c'est la famille ou le village. Les liens entre les membres sont très étroits : les membres de cette communauté pensent et sentent pareil, ils ne forment qu'un.

Dans une société, dans la « *Gesellschaft* » en revanche, les individus vivent certes les uns à côté des autres mais ils vivent séparés les uns des autres. Liens entre les individus sont contractuels : les individus n'ont pas nécessairement de proximité affective et, au contraire, ils sont souvent en concurrence les uns avec les autres. La « *Gesellschaft* » serait ainsi le théâtre de l'individualisme forcené, de la concurrence généralisée entre les individus désormais séparés, le règne de l'intérêt personnel qui se trouve être dorénavant au fondement de tous les rapports sociaux, lesquels tendent à se réduire à des échanges contractualisés.

A travers le mot « communauté » notre thème nous invite donc à interroger les rapports de l'individu avec des groupes auxquels il est fortement relié et qui pourraient influencer fortement sur ses actions et ses choix et non pas seulement avec un groupe de personnes avec qui les rapports seraient lointains.

La communauté peut en outre désigner un groupe d'individus plus réduit que la société : une famille, un quartier...

Cela fait que dans la communauté, il y a une seule pensée, une sorte de ciment communautaire, qui relève des us et coutumes, et qui fait que l'individu ne pense pas ou pense comme tout le monde, alors que dans la société, les pensées individuelles peuvent s'exprimer (ce qu'on a chez Spinoza, puisque s'agit justement de fonder la liberté de penser ; et que l'on pourrait voir aussi dans le roman de Wharton puisqu'on a la même idée d'un milieu new-yorkais dont il est difficile de s'extraire pour penser par soi-même); donc pour Tönnies, deux modes de relations, de sociabilité distinctes (avec idée que la société tend, à l'époque moderne, à supplanter les liens de communauté). La notion de communauté a donc un sens holistique.

Il existe **en sociologie**, une autre distinction conceptuelle avec laquelle il faut être familier pour mieux comprendre les enjeux du thème au programme : **l'individualisme méthodologique** face au **holisme**. Le holisme (du grec ancien « holos » signifiant « entier ») est un système de pensée pour lequel les caractéristiques d'un être ou d'un ensemble ne peuvent être connues que lorsqu'on le considère et l'appréhende dans son ensemble, dans sa totalité, et non pas quand on étudie chaque partie

séparément. Ainsi, dans cette conception, un être est fortement ou entièrement déterminé par le tout dont il fait partie et il est impossible de connaître cet être si l'on ne connaît pas le tout.

Les sociologues qui ont une conception « holiste », « déterministe » ou encore « structuraliste » du corps social, tels Émile Durkheim ou Pierre Bourdieu, considèrent la société ou le groupe social comme une structure ayant une existence et une réalité indépendante des individus, irréductible aux interactions particulières de ces derniers. (Bourdieu qui établit le *distingo* capital économique et capital social et culturel définit les membres de l'élite culturelle comme des "héritiers")

Les sociologues partisans de l'individualisme méthodologique, comme Max Weber ou Karl Popper, expliquent au contraire le fonctionnement des groupes sociaux par les choix et les actions individuels de ses membres. L'individu, par opposition au groupe, est alors considéré comme l'échelon primordial de l'analyse en sciences sociales. En d'autres termes, l'individualisme prend comme modèle la physique moderne et essaie d'expliquer l'ensemble de la société à partir de ses composants atomiques. Le holisme, à l'inverse, fonde la sociologie sur l'analyse des structures établies, dont les acteurs sociaux seraient dépendants.

Ex : La pensée du philosophe et économiste allemand Karl Marx (XIX^e siècle), est une pensée déterministe selon laquelle les classes sociales auxquelles les individus appartiennent ont des lois indépendantes des volontés individuelles (elles ne sont pas créées par elles) et s'imposent aux individus. Les classes sociales ne sont pas en effet, pour Karl Marx, le fruit des actions et interactions individuelles mais sont créées par le système de production capitaliste après la révolution industrielle. Ce sont les moyens de production et l'organisation de l'économie qui déterminent les classes sociales. Dans son ouvrage *La lutte des classes en France*, Marx distingue sept classes sociales dont les deux plus importantes sont la bourgeoisie et le prolétariat, dont le conflit est le moteur de l'Histoire. L'homme politique Jean Jaurès reprend l'analyse marxiste de la division en classes sociales quand il écrit en 1900 : « le système capitaliste, le système de la propriété privée des moyens de production, divise les hommes en deux catégories, divise les intérêts en deux vastes groupes, nécessairement et violemment opposés. Il y a, d'un côté, ceux qui détiennent les moyens de production et qui peuvent ainsi faire la loi aux autres, mais il y a de l'autre côté ceux qui, n'ayant, ne possédant que leur force-travail et ne pouvant l'utiliser que par les moyens de production détenus précisément par la classe capitaliste, sont à la discrétion de cette classe capitaliste. Entre les deux classes, entre les deux groupes d'intérêts, c'est une lutte incessante du salarié, qui veut élever son salaire et du capitaliste qui veut le réduire ; du salarié qui veut affirmer sa liberté et du capitaliste qui veut le tenir dans la dépendance ». Selon cette analyse la quasi-totalité des personnages du roman de Wharton sont à classer parmi les capitalistes.

N.B. Historiquement, l'insistance de Pétain sur la communauté a pu donner en France une connotation négative à ce terme. cf. article 1 des Principes de la Communauté de Pétain: « *L'homme tient de la nature ses*

droits fondamentaux. Mais ils ne lui sont garantis que par les communautés qui l'entourent : la famille qui l'élève, la profession qui le nourrit, la nation qui le protège (Philippe PÉTAIN, *Principes de la Communauté*, Journées d'études du Mont-Dore 10-14 avril 1943) : principes en cohérence avec le slogan « Travail, Famille, Patrie » de l'État français se substituant à la devise de la Rép « Liberté, Égalité, Fraternité ». Deux autres facteurs s'y ajoutent : les Révolutionnaires luttèrent notamment contre les **corporations** et la séparation de l'Église et de l'État a voulu affirmer un espace public où les **communautés religieuses** ne se marquaient pas.

Synonymie ou proxémie :

Assemblage Assemblée (en grec *ecclesia* -> église)
Association
Accord
Bande
Caste
Cercle
Clan (clanique)
Collectivité
Colonie
Communauté/ communautaire, communautarisme / -riste
Communicable/partageable
Communion
Compagnie (étym. = cum+panis)
Corps
Corporation, corporatiste
Coterie
Equipe, équipage
Famille
Groupe
Harmonie
Ligue
Milieu
Monde (beau monde)
Mutuel, mutualiser, mutualité
« Nous »
Parti
Peuple
Phalanstère ("phalange" + "monastère", Fourier, XIXe)
Réunion
Similitude
Social, sociétal
Société
Syndic, syndicat, se syndiquer
Tribu
Troupe
Unité
Domaine économique : *pool*, *trust*, groupement, consortium, coopérative, marché commun

Expérience de communauté en acte : **repas**, **foule** qui fait masse (Baudelaire)

II) L'articulation de ces deux notions

1) S'interroger sur la conjonction « et »

quel éventail de relations possibles entre individu *et* communauté ?

a) l'**addition** : le pb de la conciliation quand on est à la fois une singularité et une partie d'un groupe

=> pose donc la question de la **conciliation** de ces deux identités : comment être à la fois un individu singulier, original, particulier, et un membre d'une communauté dont les liens sont supérieurs ?

Comment être à la fois une **unité** à part entière et une **fraction** d'autre chose ?

Comment être à la fois une **singularité** et **l'agent d'une mise en commun** ?

Cela implique de se pencher sur ce qui est mis en commun, sur ce qui soude la communauté, puisque c'est à ce niveau-là qu'il peut y avoir tension entre le **singulier** et le **collectif** puisqu'il peut y avoir des cas où la mise en commun semble **requérir le sacrifice** de la singularité.

Cela peut être matériel (pensons aux biens, dans un couple, un village, ou une communauté religieuse ; à des événements, comme la guerre qui soude les anciens combattants ; à une activité, comme un club de sport ou le marché économique) ou immatériel (une terre ou une lignée familiale, c'est-à-dire une origine ; ou un idéal et des valeurs, comme des conceptions politiques ou une foi religieuse ...).

Par exemple, comment être à la fois soi-même et le descendant d'une famille ? Ex d'Étéocle : prisonnier de sa famille.

Cf. aussi la question posée par Spinoza : comment dire ce qu'on pense sans fragiliser la communauté à laquelle on appartient ?

=> première tension qui émerge donc dans l'idée que la communauté serait **négatrice** de l'individu (ou en tout cas **réductrice**) de l'expression de cette singularité. Il faut donc étudier la **marque de manœuvre** de l'individu par rapport à la communauté à laquelle il appartient, son autonomie, la place qui lui est donnée et reconnue.

b) la causalité

d'où l'idée, pour réconcilier les deux notions, que ce « et » pourrait dire en fait une causalité :

i) antériorité logique: c'est évident pour l'idée qu'il y a communauté parce qu'il y a en premier des individus.

En effet, il y a communauté parce que des individus qui partagent des valeurs ou des croyances décident de mettre en commun certaines choses.

C'est la conception de la société que développent les philosophes contractualistes comme Hobbes ou Rousseau, qui pensent la société comme des individus s'associant pour gagner soit en sécurité (Hobbes¹) soit en

liberté (Rousseau²). Avec tout de même une nuance à apporter : la définition d'une communauté formée à partir d'individus n'est pas historique (chronologique) mais notionnelle (logique) car il n'y a pas de formation de communauté *ex nihilo*, dans la mesure où **les individus qui fondent une communauté font toujours déjà partie d'une autre**

=> cela met donc en évidence l'imbrication des communautés les unes dans les autres et pose alors le problème de leurs relations entre elles.

Cf. aussi la conception de la société de l'économiste Adam Smith : la société est la façon dont chaque individu essaie de satisfaire ses besoins et intérêts particuliers ; car comme chacun a des talents différents, j'ai tout intérêt à entrer en relation avec autrui pour qu'il m'apporte le talent que je n'ai pas, et, en échange, je lui apporterai la compétence qu'il n'a pas. De sorte qu'en cherchant seulement mon intérêt personnel, de façon égoïste, je vais en fait construire la société.

⇒ donc, même si thèse de Hobbes et de Smith sont différentes, même logique à l'œuvre : des individus qui pré-existent à la société.

ii) La causalité - autre sens

Mais il y a aussi un autre sens dans lequel on peut prendre l'idée qu'il n'y a communauté que parce qu'il y a d'abord des individus : c'est en considérant les individus non pas qui font la communauté mais **contre lesquels celle-ci se fait**. Il n'y a en effet communauté que contre certains individus, sinon ce ne serait qu'une globalité sans frontières. Il faut que certains n'en fassent pas partie, restent des entités extérieures, pour qu'il y ait une communauté. Les rites initiatiques d'intégration dans une communauté ont justement pour vocation de créer cette séparation. On peut aussi penser à la **théorie du bouc émissaire de René Girard** : à ses yeux, la communauté se soude en choisissant de sacrifier un individu (qui peut aussi être un groupe) qu'elle fait porteur du mal dont il s'agit de débarrasser la cité. [expression « *capere emissarius* » dans Ancien Testament : Dieu ordonna au prêtre d'une cité de sacrifier un bouc et d'en chasser un autre dans le désert après l'avoir chargé de tous les péchés du peuple. Cérémonie symbolique visant à purifier la communauté de ses vices]. Sa mise à mort est une façon pour la communauté d'éliminer la violence qui existe en elle. La violence et le sacré 1972, Le bouc émissaire 1982). Théorie de la **mimésis** selon R Girard : **rivalité mimétique** (on désire ce que désire l'autre). Structure imitative et rivale du lien social est créatrice de **CRISE** (d'où cycles infernaux de vengeance). Lorsqu'on est au paroxysme des passions, le contrat social est affaibli et c'est la mécanique collective de l'expulsion du bouc émissaire qui s'enclenche. Girard parle du passage du « tous contre tous » au « tous contre un » (inversion du paradigme

¹ Pour Hobbes : à l'état de nature, c'est la guerre de chacun contre chacun car chacun cherche à préserver sa vie par tous les moyens dont il dispose ; or, parce que désirent la sécurité, vont passer contrat les uns avec les autres : pacte de soumission dans lequel abandonnent leur droit à préserver leur vie par tous les moyens possibles à un souverain (une personne ou une assemblée) qui sera chargée d'assurer la sécurité de tous : « il s'agit d'une unité réelle de tous en une seule et même personne, faite par convention de chacun avec chacun, de telle manière que c'est comme si chaque individu devait dire à chaque individu : j'autorise cet homme ou cette

assemblée d'hommes, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et autorises toutes ses actions de la même manière. » (Léviathan, livre II) => on juggle les passions destructrices de tous pour assurer la sécurité de chacun.

² Rousseau : même principe, mais pas de soumission : ne s'agit pas d'abandonner sa liberté mais de faire émerger une volonté commune qui est aussi la volonté de chaque individu et qui fait que en se soumettant à sa propre loi, l'individu est en fait libre.

dans le christianisme où le sacrifice de l'innocent est révélé avec la Passion du Christ).

// figure d'Ellen Olenska ou Polynice privé de sépulture

A ce titre, la notion de « **citoyen du monde** » (cosmopolitisme) peut justement poser pb par son **absence de frontière** : peut-on vraiment y voir une **appartenance** à une communauté ou est-ce plutôt le signe de **l'absence** d'une réelle communauté ?

Ccl du b) : Ces deux manières d'envisager la façon dont les individus constituent la communauté, on les retrouve dans la différence sur la conception de la politique entre Hannah Arendt et Carl Schmitt. Pour Arendt, la politique est le lieu de **l'amitié** : se regroupent pour faire communauté tous ceux qui partagent des affinités et décident de s'occuper ensemble des affaires communes. Pour Carl Schmitt, la politique est le lieu de **désignation de l'ennemi** et, par contrecoup, forment communauté à la fois tous ceux qui se reconnaissent le même ennemi et tous ceux qui ne sont pas désignés comme ennemis.

c) la destination (l'individu "pour" la co^l ou invers^l)

Cette étude de la causalité entre individu et communauté pose alors la question d'une dérive, qui pourrait permettre d'envisager un nouveau lien logique : la destination, au sens où l'on pourrait donner à « et » le sens de « pour » : l'individu pour la communauté, ou la communauté pour l'individu. Cela aboutit à chaque fois à la destruction d'une des deux réalités :

- c'est évident si l'on considère l'individu comme un élément, un outil au service de la communauté : il n'est plus alors considéré dans sa singularité mais dans ce qu'il construit du groupe ; on aboutit alors à la négation de l'individu. On peut penser à certaines communautés religieuses, où la mise en commun des biens implique que l'on ne dise plus « ma cellule » ou « mon assiette » mais « notre cellule », « notre assiette » : en bannissant les déterminants possessifs singuliers, il s'agit de détruire la possessivité de l'individu, de détruire en lui une dimension. C'est alors une démarche consentie par l'individu. Plus extrême, on peut aussi penser aux totalitarismes où l'on a des communautés sans individus (on détruit famille, syndicat, église... tout ce qui pourrait être en rivalité avec communauté politique, le politique est "total").

- Mais la réciproque est vraie aussi : lorsque c'est la communauté qui est mise au service de l'individu, elle disparaît aussi. On peut prendre l'exemple, étudié par l'économiste Ostrom, de la gestion de l'eau : celle-ci est un bien commun et c'est toute la communauté qui en a besoin ; mais si la gestion en est laissée à l'individu, alors la communauté est dissoute parce que la logique de l'individu n'est pas celle de la communauté : en effet, chaque individu a intérêt à prendre le plus possible de la ressource et à en tirer le gain maximal, mais cela s'avère désastreux au niveau de la communauté. En agissant en tant qu'individu, celui-ci en vient à détruire la communauté.

On pourrait aussi penser à ce que l'on appelle en économie le problème du passager clandestin : c'est une faille du marché qui a pour origine le comportement de certains individus, qui se servent de certains avantages procurés par la communauté sans contribuer à leur création (ex du fraudeur dans les transports publics) ; l'individu, parce qu'il ne réfléchit qu'au niveau de l'individu, met en péril la communauté et en vient même à la détruire.

Brève histoire des tâtonnements du politique pour penser articulation de l'individuel et du communautaire :

Les philosophes de l'antiquité qui se sont intéressés à la politique - Platon dans *La République*, Aristote, dans *La Politique* - abordent la question politique du point de vue de l'Etat ou de la cité, et non de celui de l'individu. Pour Aristote en effet, la cité précède et domine l'individu. La cité est une agrégation de familles et de villages, c'est une réalité naturelle, qui offre l'environnement le plus propice à l'épanouissement de la nature humaine. Pour Aristote, l'être humain est en effet fait pour la collectivité. Il écrit ainsi dans *La Politique* que l'homme est « par nature un animal politique ». La cellule fondamentale de la cité n'est pas l'individu, mais une petite communauté, la famille. Son modèle d'organisation (les membres de la famille sont soumis au chef de famille) est proche du modèle monarchique, ce qui fait que pour Aristote, la monarchie est le système politique le plus naturel. Et cependant, Aristote pense que tout type de régime (monarchie, aristocratie, république) peut être juste tant qu'il est gouverné par des hommes sages et vertueux (un roi vertueux, qqs hommes vertueux, un ensemble de citoyens vertueux) qui ne cherchent pas leur intérêt personnel mais le bien de la cité. La finalité naturelle de la cité est de vivre en autarcie et l'Etat doit exercer la justice et la vertu. Dans les cités antiques, l'ordre de la cité est en effet soumis à l'ordre et la justice divines.

Au Moyen-Âge, lorsque le christianisme s'impose en Europe, la pensée politique des pères de l'Église va dans le même sens : c'est la recherche du salut de la communauté qui doit déterminer l'organisation de la société et la place de chaque individu. Saint-Augustin, dans *La Cité de Dieu* (Ve siècle ap JC) distingue la cité terrestre, des hommes, de la cité de Dieu et affirme la supériorité de la seconde sur la première. Cette distinction a pu être interprétée par les chefs de l'Église comme une affirmation de la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel, supériorité du pouvoir de l'Église sur le pouvoir des chefs d'Etat. Les rois catholiques en Europe sont, en effet, soumis à l'autorité du Pape.

A partir de la Renaissance, certains philosophes politiques, comme Machiavel, prônent l'autonomie de la sphère politique par rapport à la sphère religieuse : la politique ne doit pas chercher avant tout à exercer des vertus religieuses mais à assurer la sécurité et la prospérité de ses membres. Le prince qui dirige une cité doit avant tout user de sa raison et chercher ce qui est le plus utile à la sécurité et la pérennité de l'Etat, il ne doit pas chercher le salut religieux.

Au début du 17^{ème} siècle, le philosophe politique anglais Thomas Hobbes donne aussi à l'Etat une fin purement humaine, indépendante du religieux : assurer la sécurité et la paix des membres et fait de l'Etat non plus une donnée naturelle qui préexiste à l'individu mais un choix rationnel de l'individu. Il invente la théorie du contrat social, au fondement de toute la philosophie politique moderne (que reprendra Spinoza). Selon cette théorie, le fondement de l'Etat et de son autorité est un contrat passé entre les hommes qui considèrent qu'il est davantage dans leur intérêt de se soumettre à une autorité qui les protège et les fait sortir de l'état de guerre permanente qui, pour Hobbes, est l'« état de nature » de l'homme. L'originalité de cette pensée politique est ainsi que la cellule de base de la société n'est plus la famille mais l'homme individuel rationnel, qui choisit seul de se soumettre à une autorité autre. Ainsi, les fins politiques ne sont plus soumises à un ordre divin mais à

l'intérêt de l'individu. L'État doit garantir à l'individu de vivre en paix et en sécurité davantage qu'il ne doit conduire ses membres à un plus grand Bien.

Il s'agit donc d'un renversement : alors que dans l'Antiquité et au moyen-âge la place de l'individu est entièrement déterminée par le bien ou le salut de la cité, à l'époque moderne, à partir de la Renaissance et du 17^{ème} siècle, on commence à penser que l'État doit être avant tout au service des intérêts de l'individu.

2) vers une contradiction ?

a) une compatibilité difficile

ces différentes lectures mettent en évidence la difficulté à tenir ensemble un singulier et un collectif parce qu'ils impliquent des logiques différentes voire opposées, des points de vue qui peuvent apparaître irréconciliables. On peut alors avoir l'impression que ce « et » cache en fait **une alternative, un « ou »**, comme s'il n'y avait finalement comme solution qu'à **choisir entre individu et communauté.**

C'est le choix que pose Alceste dans *Le Misanthrope* de Molière : contre une vie en communauté qui implique de consentir à une manière d'être en relation – la politesse – où il ne voit qu'hypocrisie et mensonge, Alceste préfère la solitude, où il n'a pas à feindre d'être un autre que lui. C'est une passion de l'authenticité qui lui fait refuser la communauté. A ses yeux, l'expression de l'individualité, de l'originalité de l'être, n'est pas compatible avec la vie en communauté. Il faut donc choisir et la survie psychique impose l'isolement.

C'est aussi un problème qu'aborde Tocqueville : à ses yeux, la démocratie, dont il est pourtant le chantre, a une conséquence négative : elle conduit à l'égoïsme. En effet, voit la démocratie comme un état social avant d'être un état politique : c'est pour lui une égalisation progressive des conditions de vie. Elle détruit les barrières entre les communautés (classes sociales). Se répand une passion de l'égalité et surtout un individualisme car, dans cette nouvelle forme de société, qui caractérise les sociétés modernes, les individus en viennent à attacher plus d'importance à leur vie privée. Se repliant sur leur vie individuelle et la petite société que chacun s'est constituée avec sa famille et ses amis, ils se désintéressent progressivement des affaires publiques, les confiant à des représentants élus, qui vont, eux, mettre en place un despotisme doux. La démocratie conduit donc à un individualisme qui est une vie non pas en dehors de la communauté mais, dans les faits, sans elle.

A partir du mot « individu » a été forgée au 19^{ème} siècle la notion abstraite d'« individualisme » pour désigner une doctrine philosophique ou sociologique qui accorde à l'individu une valeur supérieure à toute autre et selon laquelle les droits et les responsabilités de l'individu priment sur toute autre chose, et en particulier sur la société ou la communauté. (Individualisme/égoïsme :Tocqueville). C'est aussi souligné par Benjamin Constant. Si Benjamin Constant jugeait que les modernes ne devaient jamais renoncer à leur liberté individuelle au nom de la collectivité publique, ils mettaient cependant en garde contre un danger qui menaçait cette liberté individuelle, qui serait le retrait complet de la vie politique et l'abandon de ses prérogatives de citoyen :

"Si je suis parvenu, Messieurs, à vous faire partager la conviction que dans mon opinion ces faits doivent produire, vous reconnaîtrez avec moi la vérité des principes suivants.

L'indépendance individuelle est le premier besoin des modernes : en conséquence, il ne faut jamais leur en demander le sacrifice pour établir la liberté politique. Il s'ensuit qu'aucune des institutions nombreuses et trop vantées qui, dans les républiques anciennes, gênaient la liberté individuelle, n'est point admissible dans les temps modernes. (...)

Car, de ce que la liberté moderne diffère de la liberté antique, il s'ensuit qu'elle est aussi menacée d'un danger d'espèce différente. Le danger de la liberté antique était qu'attentifs uniquement à s'assurer le partage du pouvoir social, les hommes ne fissent trop bon marché des droits et des jouissances individuelles. Le danger de la liberté moderne, c'est qu'absorbés dans la jouissance de notre indépendance privée, et dans la poursuite de nos intérêts particuliers, nous ne renoncions trop facilement à notre droit de partage dans le pouvoir politique. Les dépositaires de l'autorité ne manquent pas de nous y exhorter. Ils sont si disposés à nous épargner toute espèce de peine, excepté celle d'obéir et de payer ! Ils nous diront : Quel est au fond le but de vos efforts, le motif de vos travaux, l'objet de toutes vos espérances ? N'est-ce pas le bonheur ? Eh bien, ce bonheur, laissez-nous faire, et nous vous le donnerons. Non, Messieurs, ne laissons pas faire ; quelque touchant que ce soit un intérêt si tendre, prions l'autorité de rester dans ses limites ; qu'elle se borne à être juste. Nous nous chargerons d'être heureux".

Ex : L'individu affranchi du social. Primat du devenir sur l'être pour Nietzsche qui prend modèle sur la nature en tant que principe de création. Critique radicale du sujet pour N : on n'est que le résultat d'une action. Implique une nouvelle autonomie : se donner sa propre loi sans plier aux subjectivations sociales mais en répondant à une nécessité en nous (tjs fluctuante et mouvante, pulsionnelle) texte de Nietzsche

b) mais un choix impossible

Mais peut-il y avoir une vraie opposition entre individu et communauté ? Peut-on envisager un individu vivant non pas sans la communauté mais contre elle ? Ce serait le cas du hors-la-loi, de l'anarchisme, qui refuse d'accepter la société et se situe en marge, en dehors d'elle.

Pourtant, on a toujours une communauté : celle-ci reste nécessaire, justement comme opposition. Ainsi **l'anarchisme** ne peut-il exister que par opposition à un **ordre établi** qu'il s'agit de renverser. Il ne peut pas exister sans ce terreau. De plus, le hors-la-loi ou l'anarchiste ne sont pas des individus sans communauté mais des individus qui en créent une autre.

Ex de Robin des Bois : s'il vole les riches pour donner aux pauvres, c'est pour remplacer un ordre social qu'il estime injuste par un autre et il est lui-même accompagné par une bande de compagnons ; il ne s'agit pas de se passer de communauté mais d'en construire une nouvelle. Ex aussi de la mafia d'Al Capone.

La question se pose alors de savoir si l'on peut vraiment vivre en dehors de toute communauté, de façon indépendante et non seulement autonome. Autant il semble que des communautés sans individus puissent exister, autant l'inverse semble difficile. On pourrait néanmoins en voir un exemple dans les travaux de l'anthropologue Louis Dumont (XXe), spécialiste de l'Inde, dont il a étudié le système de caste et qu'il prend comme point de comparaison pour réfléchir sur la société occidentale. Dans ses *Essais sur l'individualisme*, il oppose deux formes d'individus : l'individu hors du monde et l'individu dans le monde. Il

donne comme exemple du premier le renonçant indien, qui pour s'accomplir dans son indépendance et sa singularité, doit s'exclure de tous les liens sociaux, rompre avec la communauté à laquelle il appartient, de sorte que l'avènement de l'individu ne s'accomplit pas dans la communauté mais implique qu'on en soit sorti. Comme exemple du second, il présente l'homme moderne, dont l'individualité est posée comme une valeur et qui la vit au sein du monde. Or, selon lui, le second type d'individu est né du premier.

Dans les sociétés traditionnelles, à ses yeux, quand l'individualité naît, c'est sous la forme de l'individu hors du monde (cf le sage antique, le chrétien des premiers siècles). Or explique que par étape, on va concevoir que la vie du monde peut se conformer aux valeurs suprêmes alors recherchées hors du monde, l'individu n'aura donc plus besoin de sortir de la communauté pour s'accomplir mais pourra le faire dans le monde lui-même.

Mais divergences. Ex: JP Vernant dans ses travaux sur la conception de l'individu dans la Grèce ancienne : montre que **c'est par des institutions de la société que la notion d'individu va émerger** : par ex, vers Ve siècle avant JC passage du pré-droit (vendetta) au droit criminel où on passe de la souillure collective à la faute d'une personne singulière, ce qui pose question de responsabilité et de liberté, questions interrogées par la tragédie ; autre ex : l'apparition du testament vers le 3 e siècle avant JC.

La communauté comme idéal / les défis contemporains (textes de Kant et Agier)

Il s'agira donc de penser les deux notions en miroir l'une de l'autre, en explorant l'éventail des relations possibles entre elles

Il nous faudra à chaque fois :

Chercher quelles sont les communautés dans nos œuvres ; analyser ce qui les soude et aussi la façon dont elles sont constituées.

Chercher ensuite ce que la communauté fait à l'individu, c'est-à-dire ce que l'on pourrait appeler les pathologies de l'individu liées à la communauté.

Puis on va étudier la réciproque : ce que l'individu fait à la communauté, les pathologies de la communauté causées par l'individu (avec leurs remèdes !).